

pour ne pas rendre au Saint Empire un culte exagéré et pour ne pas se croire plus d'obligations qu'elles n'en avaient en réalité. Dans ces principautés à demi-autonomes et à demi-souveraines, Flamands et Wallons ont toujours conservé comme caractère marqué de leur race, l'instinct de la fierté nationale.

Au milieu de ces petites principautés grandirent des villes industrielles qui atteignirent, il y a cinq siècles, des proportions beaucoup plus considérables qu'elles n'ont jamais atteintes depuis. Bruges fut un temps l'une des plus grandes villes du nord de l'Europe. Liège fut aussi l'une des villes les plus actives, les plus riches et les plus peuplées des bassins du Rhin et de la Meuse. De sorte que l'on avait côte à côte le développement des petites principautés à demi indépendantes et des grandes cités industrielles, riches et fières, qui arrachaient à leurs souverains féodaux les mêmes privilèges pour leurs libertés communales que les princes eux-mêmes avaient su défendre contre les brutalités de l'empire germanique.

Seulement, comme il y avait souvent des rivalités entre ces villes et les principautés, à qui faisait-on appel ? L'empereur d'Allemagne était loin et souvent paralysé par les dissensions intestines. Du reste, un commun instinct faisait comprendre aux Wallons et aux Flamands, aux seigneurs et aux plébéiens, qu'il était dangereux, en cherchant l'appui de l'empereur, de lui donner l'occasion de faire sentir plus rudement le joug dont tous voulaient se libérer. Le pouvoir auquel Wallons et Flamands, nobles et vilains, avaient recours pour faire établir leurs droits, c'était le roi de France. Si vous voulez bien vous rendre compte du sentiment, moitié reconnaissance, moitié défiance, qui anime encore, à l'endroit de la France, les Belges de nos jours, Wallons et Fla-

mands, n'oubliez pas que le territoire de la Belgique, depuis le partage des possessions de Louis-le-Débonnaire jusqu'à la présente guerre, a été envahi cent dix-sept fois par les armées françaises.

#### LA BELGIQUE ET LA FRANCE

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si la lente formation de l'unité belge a fait naître un sentiment de méfiance à l'endroit de la France ; d'autant moins que les rois de France, après avoir " bouté l'Anglais dehors ", cherchant à agrandir leurs domaines et à fortifier l'unité du royaume, le firent aux dépens de leurs voisins plus faibles, — comme c'est le fait de tous les grands empires qui tendent à leur unité nationale.

J'assistais il y a quelque temps au Congrès de Gand qui fêtait l'adhésion du cent-millième membre des syndicats catholiques de Belgique, admirable société qui a tant fait pour la conservation du catholicisme et de ses principes sociaux, et qui a sauvé la Belgique de l'anarchie socialiste. C'était le 13 juillet. La veille, 12 juillet, la population tout entière des Flandres avait célébré la fête nationale, commémorant la victoire, — non pas de Guillaume d'Orange sur les bords de la Boyne, — mais celle des drapiers flamands qui, en 1302, firent mordre la poussière aux chevaliers français de Robert d'Artois.

Pourquoi nous en étonner et nous en formaliser ? Que ce soit contre l'Allemagne, l'Angleterre, ou la France, la Belgique a raison de travailler à conserver ses traditions et le souvenir des victoires qui ont gardé son unité nationale et fait grandir son sentiment patriotique.

Lorsque la France eut renoncé pour longtemps à ses ambitions, la Wallonie et les Pays-Bas devinrent tour à tour Bourguignons, Autrichiens, et